

LE RADICALISME ET LE SOCIALISME...

Deuxième partie:

Dans l'industrie proprement dite, nous constatons trois phases essentielles dans le développement de la production, qui correspondent à trois formes d'appropriation du capital en général qui sert d'agent de production: la petite, la moyenne, la grande industrie. Dans la première, presque toujours le producteur travaille chez lui, utilisant un matériel de peu de valeur et lui appartenant; il emploie quelquefois deux ou trois ouvriers, mais les bénéfices qu'il réalise ainsi sont peu de chose en comparaison des exigences de la lutte qu'il doit soutenir pour se maintenir. Tant que l'industrie est dans cette première période, l'antagonisme des classes n'apparaît pas encore, car le petit patron est lui-même un travailleur comme les ouvriers qu'il peut utiliser, il vit de leur vie, il partage leurs souffrances, et son existence est réellement celle d'un prolétaire. Nous ne savons si un certain nombre de métiers, qui sont encore dans cette première phase de développement, sont condamnés à rester stationnaires ou à disparaître, ou bien si le développement économique les entraînera dans la moyenne et grande industrie.

La moyenne industrie présente déjà d'autres caractères plus tranchés. C'est encore l'atelier, le petit chantier, la petite manufacture, mais on voit déjà d'un côté le patron propriétaire exclusif des instruments de travail, et de l'autre un nombre plus ou moins grand d'ouvriers salariés. Les forces économiques, qui sont le levier par lequel se constitue le grand capital, - la division du travail, la machine, la puissance collective, - fonctionnent dans des proportions plus ou moins grandes, et suivant les capitaux disponibles, l'intelligence, l'activité, le discernement et l'habileté dans les spéculations du patron, de l'entrepreneur, du directeur, l'entreprise se fraiera la route qui conduit à la grande industrie, ou périclitera.

La grande industrie présente tous les caractères d'une féodalité. Dans une usine, dans une manufacture travaillent infatigablement des centaines, des milliers d'ouvriers, faisant mouvoir un gigantesque outillage, confectionnant d'innombrables produits. Cette usine, cette manufacture, avec l'outillage que chacune d'elles contient, sont la propriété exclusive d'un seul individu ou de quelques actionnaires. Cette armée de prolétaires, qui par son travail arrache au sous-sol, la matière première, qui transforme cette matière en puissantes machines, puis qui fait mouvoir ces machines et inonde le monde de richesses, elle doit croupir dans le dénuement et la misère, en vendant son travail à ceux qui ont accaparé le capital produit par l'effort des masses populaires façonnant la matière. Et tous les petits métiers, toutes les industries qui sont susceptibles d'être transformées par l'application des découvertes scientifiques, par l'introduction des machines et la division du travail, sont irrévocablement condamnées; le grand capital s'en emparera et en fera la proie des grands spéculateurs. Si nous parcourons les pays civilisés, dans les cités, dans les vallons, partout nos yeux sont frappés du spectacle d'une infatigable activité; le retentissement des usines, le bruit des machines mues par la vapeur, le bourdonnement qui s'échappe des manufactures, les richesses variées étalées dans les magasins, tout annonce le bien-être. Le soir un peuple immense se traîne fatigué dans les rues, s'engouffre dans de sombres quartiers, va prendre à la hâte un modeste repas et se reposer, pour recommencer le lendemain, tandis que quelques somptueux équipages entraînent rapidement à de splendides jouissances les familles bourgeoises propriétaires de tout, même de la vie du travailleur.

C'est cet état de choses que l'on décore du nom de «*propriété légitimée par le travail!*».

Dans l'agriculture comme dans l'industrie, nous constatons que le travail individuel cède la place au travail collectif; que ce sont les forces économiques, la machine, la division du travail, qui deviennent les principaux agents de la production. La statistique nous apprend que la grande propriété est déjà un fait dominant dans certains pays, que d'autres pays sont dans une voie rapide pour arriver à la même situation, et que la production, dans les pays de petite propriété, est inférieure, et par conséquent la ruine inévitable. Ces faits importants, qui sont la clef de l'avenir de notre civilisation, laissent le parti radical parfaitement indifférent, et les socialistes qui sonnent la cloche d'alarme, qui indiquent le remède, sont considérés comme des cerveaux brûlés.

Un parti qui a la prétention d'être le représentant le plus sérieux du progrès, et qui obstinément se refuse à examiner le problème le plus grave des temps modernes, lorsque la science l'appelle à cet examen, ce parti, s'intitulât-il parti radical, et eût-il pour lui l'approbation momentanée de la masse des citoyens, n'est pas le représentant des vrais intérêts populaires.

(A suivre).

Adhémar SCHWITZGUEBEL.
